

VOLUME!

Volume !

La revue des musiques populaires

9 : 2 | 2012

Contre-cultures n°2

La contre-culture en France : un entretien avec Klaus Blasquiz

The Counterculture in France: An Interview with Klaus Blasquiz

Klaus Blasquiz et Philippe Gonin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/volume/3242>

DOI : [10.4000/volume.3242](https://doi.org/10.4000/volume.3242)

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 125-132

ISBN : 978-2-913169-33-3

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Klaus Blasquiz et Philippe Gonin, « La contre-culture en France : un entretien avec Klaus Blasquiz », *Volume !* [En ligne], 9 : 2 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2012, consulté le 25 août 2022. URL : <http://journals.openedition.org/volume/3242> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.3242>

Tous droits réservés

La contre-culture en France : un entretien avec Klaus Blasquiz

par

Philippe Gonin

Université de Bourgogne

Klaus Blasquiz est aujourd'hui encore surtout connu pour son passage dans le groupe Magma dont il fut durant plus de dix ans l'un des fils conducteurs, marquant de sa voix et de sa présence la période sans doute la plus glorieuse et la plus créative de l'histoire du groupe¹. Après son départ, à l'aube des années 1980, Klaus Blasquiz entame ou poursuit diverses activités. Il tient notamment une chronique, intitulée *techno rock* (et sous-titrée *Klaus to You*) dans *Rock & Folk* et participe à l'aventure du Ramon Pipin's Odeurs. Il tourne en qualité de choriste avec Renaud (« un type d'apparence sympa »²), participe à divers projets musicaux et prête sa voix à de nombreux albums (avec, entre autres Richard Pinhas). Féru de technologie, Klaus Blasquiz donne aujourd'hui des cours sur le son, s'intéresse à la psychoacoustique et aux musiques du monde. Il se produit également épisodiquement avec Maison Klaus.

Acteur incontestable de la mouvance « pop » qui jaillit en France dans l'effervescence post-soixante-huitarde, nous avons voulu lui poser quelques questions sur son sentiment, quelques quarante années plus tard, sur la façon dont il vécut et perçut la contre-culture. Cet entretien a été réalisé au printemps 2010.

Philippe GONIN : Le milieu des années 1960 marque un tournant dans la société française : mai 68 semble être le moment où la contre-culture héritée des États-Unis va véritablement exploser en France. C'est à cette époque que tu deviens l'un des acteurs de la vie musicale. Quel regard portes-tu aujourd'hui sur cette période. Que signifient pour toi les mots « contre-culture » en France ?

Klaus BLASQUIZ : On peut entendre le mot contre-culture comme culture contre (contestataire) ou comme culture à côté, en marge, en souterrain. J'agréé personnellement aux deux acceptions dans la

mesure où mai 68, en France, a porté l'un et l'autre. En ce début des années 1970, on en est d'un côté à la lutte politique radicale et au partage de paix et d'amour dans des « communautés » éphémères retournées chichement à la campagne. Pourtant, le terme de culture, quand il s'agit d'un mouvement précisément assez faiblement *culturé*, me paraît là aussi quelque peu abusif. Alors que dire d'une culture « urbaine » aujourd'hui, quand on débite du rap (plus de trente ans après sa création) ou que l'on crache abondamment par terre afin de bien marquer son appartenance à une communauté? La musique, les musiques populaires ont déjà fait leur révolution, en

passant de loisir facultatif (la danse du samedi soir ou la pièce dans le juke-box entre deux Coca) à style de vie (on mange, dort, s'habille respire rock). La (cul) culture rock.

Que faisait Klaus Blasquiz en mai 68?

En mai 68, je m'occupe à occuper, dans un premier temps, l'École Nationale des Arts Appliqués et des Métiers d'Arts (les zarza), dans laquelle je termine un cycle de 6 ans m'amenant à un diplôme. Je vais ensuite « entrer » aux beaux-arts, en section Arts Plastiques, au tout début des années 1970. J'y suis maître-assistant, en même temps que j'enseigne à la fac de Vincennes la « figuration narrative », nom



Magma, groupe «intermédiaire» (1976). Après le départ de Bernard Paganotti, Christian Vander rappelle Janik Top et Michel «Mickey» Graillier alors que Gabriel Fédérow et Didier Lockwood restent de la formation précédente.

Entretien avec Klaus Blasquiz

savant pour bande dessinée, en compagnie de Jean-Claude Mézières, l'auteur de *Valérian et Lauréline*³. En même temps que débute Magma, une aventure si intense et formatrice, que je vais vite ne plus me consacrer qu'à la musique. Courant mai, après avoir « manifesté » régulièrement, j'occupe les beaux-arts. J'y dors même, tout en produisant avec mes petits doigts des affiches en sérigraphie, à longueur de temps. Mes vêtements et chaussures vont en porter des traces pendant longtemps. Parfois, je me charge de la livraison, à vélo, de rouleaux de certaines d'entre elles. « La Police s'affiche aux beaux-arts, les beaux-arts s'affichent dans la Rue », « La Police vous parle tous les soirs à 20h », « La Chienlit c'est Lui »... Les transports en commun sont en grève, je les trimbale péniblement jusqu'en banlieue, pour les fournir à des « bahuts » et des facs passablement éloignés du Quartier Latin. Avec mon groupe les Bluesmakers, nous allons jouer gracieusement un peu partout. Un jour, nous nous rendons à Flins dans une usine Renault. Il fait chaud et beau et on nous installe dans une cour poussiéreuse (ou bien était-ce un parking?) entre deux énormes bâtiments. Quelques planches posées sur le sol et nous « montons le matos » sous le regard perplexe des ouvriers occupant l'usine. Concert en plein après-midi, quelques dizaines de spectateurs en bleu de travail, beaucoup de passage, emballage dans le camion Saviem (bleu) du père d'un copain, à peine un merci, rien à boire ou à manger... de quoi j'me mêle? On vous a pas demandé d'venir... La contre-culture se manifeste un beau dimanche de printemps, en plein soleil : « Votre musique de nèg', ça fait du bruit, on comprend pas les paroles, ça se danse même pas... ».

En 1970 : la fac de Nanterre organise un concert de Magma. Chic : on va pouvoir montrer aux étudiants parmi les plus politisés du monde ce dont le groupe est capable. Ça se passe dans un grand amphithéâtre au beau milieu du campus. Le prix d'entrée a été fixé à 5 francs mais, au dernier moment, alors que la salle est déjà pleine, un groupe de situationnistes force la porte, qu'ils détruisent violemment, en écrasant quelques nez d'organisateur au passage. Ils n'ont pas voulu payer l'entrée : sans doute parce qu'ils considéraient que la culture doit être gratuite. Ils s'installent au premier rang, par terre, et commencent à vider quelques bouteilles de gros rouge. L'un d'entre eux, armé d'une bombe de peinture, alors que nous avons finalement commencé à jouer, au plus grand bonheur de la majorité de l'audience, va inscrire en grandes lettres sur le magnifique cyclo blanc derrière nous : « Les clowns sont sur scène, les veaux dans la salle : l'ordre pop n'est pas menacé. » Loulou, notre road à tout faire, une véritable force de la nature, va le déloger d'une main et le faire valser vers la sortie, sous les applaudissements d'un public goguenard. Nous n'avons pas arrêté de jouer. Finalement, penaud, le petit groupe de « gauchistes » va rejoindre son camarade évacué sous les sifflets de ceux qui étaient venus pour de la musique qu'ils considéraient sans doute comme réellement révolutionnaire.

Qui selon toi portait dans les domaines de la littérature, des arts, les valeurs de cette contre-culture en France?

Il en est du rock comme de tant d'autres choses : il y a le *rockement* correct d'un côté (les variétés) et l'avant-garde, la création, la recherche, l'utopie et l'indéfinissable. Ceux qui avaient cette dernière attitude n'en avaient pas forcément les moyens. Le passage vers une vraie contre-culture aurait pu (dû)

se faire par l'entremise de véritables créateurs. Tout au moins en matière de musique. La littérature aura son Nouveau Roman, la peinture descendra définitivement du tableau pour « s'installer » et le théâtre inventera de nouvelles formes plus révolutionnaires (café-théâtre ou happening). Mais heureusement tout le monde (ou presque) rentrera dans le rang avant la fin de la décennie (les bronzés font du rock?).

*Alain Dister a dit un jour : « le yé-yé était la corruption de ce que nous on aimait : c'est-à-dire du rock et de la pop music qui venaient d'Angleterre et des États-Unis et qui, arrivés en France étaient ridiculisés par les yé-yés. » (Kervran et al., 2010 : 23)
Es-tu d'accord avec cela?*

Tout à fait, ou presque. Dister oubliait sans doute, ou voulait oublier, que le business avait déjà complètement phagocyté et récupéré le rock et la pop music. Et puis, le rock des années 1960 n'avait-il pas déjà été corrompu? Je n'oublierai jamais la malencontreuse accroche d'une publicité Philips annonçant la sortie du premier double album de Magma dans *Rock & Folk* : « Magma : la bombe pop ». Où était la bombe, où était la pop? Ridicule, plus que corrompu.

Une des marques de nombreux groupes « pop » de la fin des années 1960 est leur extrême politisation (Komintern...) Tu as dit un jour que, pour Magma, la révolution était intérieure⁴. Penses-tu, comme Jean-François Bizot (qui fut à l'origine de la troisième formule d'Actuel⁵) que le terme d'underground serait plus juste pour qualifier une « contre-culture » plus [ludique], moins marqué par les « gauchistes » en tout genre?

Oui, oui. Comme je le disais tout à l'heure : sous-terrain, parallèle et à la marge plutôt que véritable contre-culture.

On a (un peu) parlé cette année du 35^e anniversaire du décès de Georges Pompidou, seul président de la V^e République mort en fonction. Ces années (1969-1974) couvrent exactement la période qui nous intéressent : elles sont souvent décrites comme des années où le pouvoir politique était extrêmement présent dans les médias et, en même temps, Pompidou est reconnu comme un amateur éclairé d'art contemporain. Quel regard portes-tu sur ces années là, en regard avec la période que nous vivons aujourd'hui?

On peut être éclairé (au néon) et grosse patate en matière d'art(s). Les années 1970 sont vintage aujourd'hui, mais elles sont aussi très kitsch et ringardes. Télé et radio d'État, oligarchie politique et prédominance des notables dans la vie culturelle. Il faut se souvenir que lorsque Magma a commencé à tourner en 1969, il n'existait ni lieux, ni tourneurs, ni label de maison de disques spécialisé. Nous avons été contraints de trimbalier sur notre dos amplis, batteries, sono, et éclairage (avec camion et *roadies*, un « métier » nouveau) tout en créant de toutes pièces le réseau de salles (de la patinoire au gymnase) et en suscitant le montage d'associations (qui deviendront les gros tourneurs d'aujourd'hui) chargées d'organiser les concerts (tenez : 500 F, il n'y avait que 25 entrées payantes!).

On a évoqué son nom, les années 1970 sont aussi les années d'or d'Actuel version Bizot, qui apparaît comme l'un des fleurons de la presse underground (avec les moins connus Le Parapluie – tendance avant-garde – et le plus politisé Le Pop). Quel regard portes-tu sur la presse musicale et underground de l'époque? Quid de Rock&Folk, Best et Extra?

Presse underground? Fais ton expérience, tes expérimentations, tant que tu es jeune : quand tu auras



Magma (1979). De gauche à droite : Michel Hervé (basse), Jean-Luc Chevalier (guitare, basse), Maria Popkiewicz (chant), Christian Vander (batterie, chant), René Garber (saxophone, clarinette basse et contrebasse, chant), Stella Vander (chant), Lisa Bois (Deluxe) (chant), Klaus Blasquiz (chant, percussions), André Hervé (claviers, batterie).

une famille, il faudra bien que tu sortes de l'underground. Que tu trouves un vrai métier rémunéré. Dans la vraie vie : métro-boulot-dodo ou course folle au profit, au pouvoir et à l'argent! Et à part dessiner des petits Mickey (ou transpirer dans les « concerts » de rock) tu fais quoi dans la vie? Je n'oublie pas, même si la lecture de ces magazines était une bouffée d'air dans le monde pompidolien éclairé (et boursoufflé), que certains d'entre eux, des magazines, organisaient annuellement (avec l'appui du Golf Drouot) le concours du meilleur groupe français...

Tu as, je crois, participé à cette presse underground en qualité de dessinateur... peux-tu nous en dire plus sur l'essence de cette « nouvelle BD » naissante?

Je n'y étais assurément pas pour grand-chose. J'avais oublié de parler de cet incroyable mouvement où des Druillet, Giraud (Moebius) et consorts (*Métal Hurlant, À suivre...*) tentaient de faire exploser la ligne claire d'Hergé. Ils ont parfois été plus loin que la plupart des groupes de rock français, notamment en développant une technique « instrumentale » prodigieuse, ce qu'ont eu bien du mal à faire lesdits

groupes. Ce n'est qu'à l'avènement de la fusion (jazz rock, world jazz...) que les musiciens « d'en France » vont migrer vers une certaine excellence en matière de pratique, de composition et même d'enregistrement.

Question un peu plus décalée peut-être mais liée à ton histoire. Magma a participé en 1972 à un film de Jean Yanne (Moi y en a vouloir des sous). L'acteur/réalisateur livre en ces années des films grinçants (Tout le monde il est beau, Les Chinois à Paris...) tout en proposant une vue très ironique des travers de son époque – pourquoi avoir accepté cette apparition ?

Jean Yanne, à l'instar d'un Coluche, me paraissait bien plus talentueux (et réellement drôle) que ne le laissent voir leurs films. En tant qu'acteur, que gagman (les sketches avec son équipe de fous déchaînés : « les routiers », « le permis de conduire » ou « la circulation à Rome ») ou dans ses écrits, il montrait selon moi plus sa véritable nature, une heure moins le quart avant le génie. En 1973, au moment de l'une des périodes difficiles de Magma (faibles ventes de disques, changements de musiciens), que dire et que faire lorsque l'on vous propose de jouer dans un film (coucou maman!) et d'être rémunérés sérieusement (on jouait parfois sans l'être, rémunérés). Et puis Jean Yanne : ça promettait d'être plus contre-culturel que De Funès avec Bourvil, n'est-il pas ?

Et après ? Cette contre-culture existe-t-elle encore aujourd'hui ?

Au début des années 1990, mon ami Shitty, ex-basiste du Bonheur des Dames⁶ et avec qui nous avons fait les Odeurs de Ramon Pipin, me demande de

venir chanter en ouverture de l'émission des Nuls. Il y fait le son des retours. Tous les samedis, ou presque, à la demande d'Alain Chabat, je chauffe la salle avec un « Knock on Wood » pas piqué. Tout le monde connaît, bien sûr : notre Johnny national en a fait une version bien franchouille : « Aussi dur que... du bois ! » Comme j'ai vécu à Los Angeles dans les années 1980, j'ai pu y suivre sur le câble l'évolution de l'émission Saturday Light Live. Je deviens immédiatement fan de Les Nuls. Pour moi, Canal +, avec son ouverture, son humour et son décalage par rapport à la télé de Guy Lux et de Roger Gicquel est le véritable représentant d'une forme de contre-culture, que l'on qualifiera parfois de post-soixante-huitarde, à laquelle j'adhère totalement. Prendre tout à la dérision, avec du recul, en cherchant toujours à relativiser la situation et en la retournant chaque fois qu'il est possible. Cette attitude aurait pu faire que nos situationnistes nanterriens reconnaissent le ridicule de leur intervention, le déplacé de leur « démarche politique », face à un groupe qui venait jouer chez eux, quasiment gratuitement, en prenant tous les risques. La culture doit être gratuite, mais comment vont manger les musiciens ? Comment vont-ils payer amplis, sono et éclairage ? N'auraient-ils pas fait plus « lutte des classes » en organisant une quête, en donnant un coup de main pour charger et décharger le matériel, en proposant à boire et à manger aux musiciens invités ? À l'époque, nous repartons quelque peu dépités : nous qui étions venus avec les meilleures intentions du monde, qui prenions tous les risques, qui n'avions pas toujours de quoi vivre, qui avions brûlé tous les ponts derrière nous...

Notes

1. Voir GONIN Philippe (2010), *Magma, décryptage d'un mythe et d'une musique*, Marseille, Le Mot et Le Reste, 284 p.
2. Klaus Blasquiz entretien avec Philippe Gonin, 2009. Document inédit.
3. Série de bandes dessinées créée par Jean-Claude Mézières (dessin) et le scénariste Pierre Christin, *Valérian, agent spacio temporel* narre les aventures de Valérian et de sa compagne Laureline (la série sera rebaptisée *Valérian et Laureline* en 2007 et est même devenue une série animée), agents du service spatio-temporel de Galaxy, sorte de mégalopole futuriste, capitale d'un empire galactique au 28^e siècle. La série fut créée en 1967 dans *Pilote*. Elle paraît en album (chez Dargaud) à partir de 1970. Si, dans les influences de Christian Vander, la bande dessinée *Blake et Mortimer* est avérée (voir Philippe GONIN, 2010 : 74), on parle moins de *Valérian* dont la lecture, pourtant, marqua vraisemblablement le batteur. L'expression « Terrien, race Maudite » que l'on entend dans les imprécations du batteur au début de certaines versions de *Mëkänik Dëstrüktiiv Kömmandoh* sort tout droit d'un dessin de *L'Empire des Mille Planètes* (Dargaud, p.13).
4. DUCRAY François et BOURGEOIS Guillaume (Propos recueillis par) « Rock en Phrance » in *Rock & Folk* n° 78 - Juillet 1973, p. 40-41.
5. Contrairement à ce qui est couramment admis, Bizot n'est pas le créateur d'*Actuel* (une méprise que le récent ouvrage de Perrine KERVRAN et KIEN Anaïs (2010), *Les Années Actuels, contestations rigolardes et aventures modernes*, Marseille, Le Mot et le Reste, 272 p., ne dissipe guère). Il l'a repris à Claude Delcloo, éphémère batteur de free jazz, l'un des organisateurs du festival d'Amougies de 1969, producteur de nombreux disques BYG à cette époque.
6. Fondé en 1970 par une bande de musiciens affublés de pseudonymes (Ramon Pipin, Rita Brantalou, Eddick Ritchell et Shitty Télaouine...), *Au Bonheur des Dames* (nom choisi d'après le roman d'Émile Zola) sort en 1974 son premier album intitulé *Twist*. Le répertoire du groupe est pour l'essentiel constitué de pastiches et de parodies de tubes ainsi que de compositions personnelles loufoques. Le titre le plus célèbre du groupe reste sans doute *Oh les filles!* (publié en 45 tours en 1973 par Philips). Le groupe se sépare après le départ de Ramon Pipin qui s'en va fonder Odeurs dont les productions discographiques (dont on peut retenir *1980 : No Sex* qui contient des titres tels que *Le Stade nasal*, *Astrid* ou *La viande de porc...*) suivent la voie d'*Au Bonheur des Dames*. Shitty Télaouine, après la séparation, ira travailler avec Antoine de Caunes pour l'émission *Chorus*.